



.- *Jannat al-kuffār* [Le paradis des Infidèles]. Un ambassadeur ottoman à Paris en 1721. Le *sefaretnâme* de Mehmed Efendi. Étudié et édité par Abderrahim Benhadda. Préface de Khalid Ziada (Rabat: Editions Bouregreg) 2017, 174 p.

.- جنة الكفار. سفير عثماني في باريس سنة 1721، سفارتنامه محمد أفندي، دراسة وتحقيق عبد الرحيم بنحادة، تقديم خالد زيادة (الرباط: دار أبي رقرق، 2017)، 174 ص.

Il y a d'abord lieu de voir cet ouvrage de l'historien marocain Abderrahim Benhadda en rapport avec l'intérêt croissant des Sciences Humaines au Maroc pour le genre de littérature de voyage qualifié de *rihla safāriya* (voyage diplomatique). Les relations laissées par quelques-uns des multiples ambassadeurs marocains, envoyés en mission dès le XVII^e siècle aux Cours étrangères, sont considérées et traitées comme de précieux documents pour l'histoire diplomatique et culturelle des rapports transmédierranéens, du transfert d'idées et de technologies, ou simplement pour la recherche imagologique.

Ayant contribué dans ce domaine – entre autres par une étude comparative sur une ambassade du Marocain Ibn Uthmân et une autre de l'Ottoman Wâsif Efendi – et dépassant le cadre national, l'éditeur, historien du Maroc et de ses relations avec l'étranger, particulièrement avec l'Empire Ottoman, a enrichi la bibliothèque arabe des *rihlas safāriyas* d'un tel voyage diplomatique, d'origine turque, mais relevant encore, tout comme ceux des Marocains al-Ghassânî, al-Ghazzâl ou Ibn Uthmân, de la culture musulmane à la découverte de l'Occident.

Il s'agit de la relation écrite, ou *sefaretnâme*, de Mehmed Effendi de son ambassade en France en 1720-21, à l'époque du Sultan Ahmed III et de Louis XV (encore mineur: la Régence). Le rapport avait circulé dans l'immédiat dans les cercles de l'administration ottomane en tant que manuscrit, il fut traduit vers le français dès le milieu du VXIII^e siècle (par Julien-Claude Galland, Paris 1757); et vers l'arabe ultérieurement. Une dernière traduction arabe, à partir du texte Français, a été fournie par Khalid Ziada (le Caire, 2014), le même qui a signé la préface de *Jannat al-kuffār*. Une traduction arabe plus ancienne (anonyme et non datée) est restée longtemps inconnue et

son manuscrit (à moins qu'il n'y en ait d'autres) enfoui à la bibliothèque de l'université de Harvard. Ce texte est à la base de l'édition présente. Il ne brille pas dans le maniement de l'arabe par un style châtié. Néanmoins, il revient à l'éditeur le mérite d'avoir tiré cette traduction arabe de l'oubli et de l'avoir mise à jour et éditée, donc rendue accessible aux lecteurs et chercheurs de cette langue, permettant par la même d'élargir le champ d'investigation et de comparaison en matière de *rihla safāriya* musulmane. Sans parler du plaisir que procure la narration d'un voyage transculturel vieux de 300 ans, reliant deux capitales emblématiques, Istanbul et Paris, et retraçant le vécu d'une authentique rencontre entre Orient et Occident, dans une période charnière dans l'histoire de cette relation.

Sur 174 pages, le récit de l'ambassadeur ottoman, de l'arrivée à Toulon, le 22 novembre 1720, jusqu'à la fin du séjour à Paris, fin juillet 1721, n'en occupe que 58 (81-139). Le reste, 116 pages, est – hormis la brève préface de K. Ziada (11-13) – le fruit d'études et de recherches studieuses, essentiellement sous forme d'une longue introduction (15-80), plutôt une "Etude" (*dirāsa*), circonstanciée et clairement structurée, qui jette les lumières sur le document édité dans ses différentes dimensions philologiques et historiques, et fait ressortir sa valeur intrinsèque dans le contexte ottoman, et son impact sur le plan de l'histoire culturelle et relationnelle. S'y ajoute une série d'annexes: deux suppléments pour compléter le récit de l'auteur turc, un tableau chronologique du voyage, un index des noms et des mots et une bibliographie.

La connaissance du Turc, attestée à Benhadda, et sa maîtrise de l'histoire ottomane plaident d'office pour le sérieux du travail entrepris. Le souci pédagogique est souvent palpable, par exemple quand il s'agit de présenter le genre du *sefaretnâme*, encore peu connu dans la recherche arabe, et d'en "dégager l'importance dans le contexte de la *rihla safāriya* musulmane (78)." La contribution éditoriale et la méthode employée sont résumées comme suit: "Nous avons eu soin d'éditer ce texte, en dépit de ses lacunes et omissions, que nous avons cherché à combler, au gré du besoin, au moyen d'annotations détaillées. Nous avons eu recours à la comparaison en confrontant ce texte tant avec l'original ottoman qu'avec la traduction française. Afin de réduire les difficultés et faciliter la lecture, nous avons annexé des suppléments complémentaires, dont l'un est intitulé *Avant l'arrivée en France*, et un autre *Le chemin de retour*, et ce à l'appui du texte français publié par Gilles Valenstein, en sa qualité d'un texte complet (76)." Il est question ici du livre: "Mehmed Effendi, *Le paradis des infidèles. Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, introduction et notes par Gilles Veinstein. Paris, Maspéro, 1981, 256 p."

Le recours à ce dernier ouvrage se manifeste dans l'introduction et les annotations, où des remarques comparatives reviennent souvent pour signaler et compenser des différences textuelles quantitatives et qualitatives. Mais il se révèle tout d'abord dans le titre choisi: *Jannat al-kuffār* se traduit effectivement par *Le paradis des infidèles*. Toutefois, et comme l'indique Benhadda, l'expression se rattache à une vision typique, une attitude mentale et émotive du Musulman d'antan face au "spectacle" fascinant de l'Europe chrétienne et ses manifestations visibles. Veinstein a décelé cette attitude chez Mehmed Effendi, et avant lui déjà les contemporains de l'ambassadeur. La préface de la traduction de 1757 cite une lettre de décembre 1721, où l'auteur, un dignitaire ottoman, relève que le Musulman Mehmed Efendi "parle de la France avec enthousiasme, & selon les idées que l'Alcoran lui donne du séjour des Bienheureux." Benhadda, de son côté, associe l'expression à une tradition qu'on fait remonter à un *ḥadīth* du Prophète (dont il met en doute l'authenticité). Il s'y reflète l'admiration envieuse qu'inspirait au Musulman la civilisation occidentale, avec le mode de vie qu'elle implique (à plus forte raison que nos ambassadeurs agissaient et mouvaient surtout dans les hautes sphères sociales et les milieux qui s'en rapprochaient), perçue et conçue tel un paradis sur terre. Eventuellement, l'expression peut impliquer aussi une sorte d'auto-consolation de se savoir, en tant que Musulman, seul à avoir accès et jouir du paradis dans l'au-delà.

Comme l'explique Benhadda, la mission de Mehmed Efendi eut lieu à l'époque où l'Etat ottoman commençait à prendre sérieusement conscience de sa rétrogradation par rapport aux puissances de l'Europe chrétienne et de son inquiétant recul sur le plan technique et scientifique, et surtout militaire. D'où le besoin impératif de s'intéresser à l'Europe chrétienne du point de vue du décalage en civilisation et d'en connaître les secrets. Ce fut, à côté de la charge diplomatique, une mission accessoire confiée à l'ambassadeur allant en France. Le *sefaretnâme* qu'il soumet à son retour au Grand-Vizir (Ibrahim Pacha), est alors moins une saisie et un recueil du vécu personnel et des impressions individuelles, que le rapport commandité administrativement, par lequel l'Envoyé de la Cours ottomane rend compte du déroulement de sa mission étrangère, mais aussi et surtout des observations ciblées, relatives aux aspects, infrastructuraux, institutionnels et militaires, qui recèlent la puissance de l'Etat d'accueil, et qui s'avèrent dignes d'intérêt et d'assimilation. Ainsi, comme le souligne Benhadda, s'entame pour l'Etat ottoman, lentement mais sûrement, une ère d'ouverture, mettant fin à des siècles de fermeture et de repli sur soi.

Bien entendu, l'ambassadeur turc ne révèle rien sur l'objectif politique de son périple. Celui ou ceux auxquels le rapport était destiné le savaient, et pour le reste, c'est l'impératif de confidentialité et de discrétion qui régissait. Dans son étude introductive, l'éditeur le déduit essentiellement du besoin de la Porte, aux débuts du XVIII^e siècle, après les défaites face à l'Autriche, et du fait des tensions avec la Russie, de se rapprocher de la France et raffermir les relations avec elle. Quoiqu'il en soit, c'est sur l'aspect "transfert de civilisation" que l'accent est généralement mis dans le traitement de l'ambassade de Mehmed Efendi.

L'éditeur n'a pas manqué de s'enquérir et s'arrêter sur l'impact de la relation de Mehmed Efendi et son rôle dans le processus de modernisation (ou européanisation) en Turquie au XVIII^e siècle, notamment à l'Ere des Tulipes (1718-1730). A son avis, elle constitue "un jalon saillant dans l'histoire culturelle et politique de l'Empire Ottoman (62)." Les historiens des réformes ottomanes s'accordent effectivement pour reconnaître à ces ambassades du XVIII^e siècle une influence – plus ou moins limitée, face aux résistances des conservateurs et de l'orthodoxie religieuse – sur le dit processus. Benhadda fait valoir une influence dans l'immédiat, d'abord par la distribution de copies de la relation du périple français parmi les dignitaires de l'administration, aussitôt que le Grand-Vizir en eut pris connaissance. Il a bien indiqué les remous et rejets suscités par les descriptions exogènes dans les milieux conservateurs et religieux; mais il a aussi relevé des indices de réelle influence. Toutefois, l'accent, à cet égard, est mis sur le "suivi" de l'esprit modernisateur issu du voyage et du *sefaretnâme* de Mehmed Efendi, grâce à son fils, Sa'ïd, qui l'avait accompagné en France et qui sera lui-même chargé d'ambassades (Suède: 1733; France: 1741). Parmi ses grandes initiatives, bientôt après le retour de France, les historiens, tout comme Benhadda, lui attribuent le mérite d'avoir été un pionnier engagé pour l'introduction de l'imprimerie à caractère turcs et arabes en Turquie (en collaboration avec le converti hongrois Ibrahim Müteferrika). Dès novembre 1726, se propageait en Europe la nouvelle, sensationnelle certes, de l'installation d'un tel établissement, sous la direction de Sa'ïd Efendi, qui projetait de "faire graver incessamment un Recueil de Cartes qu'il a apportées de Paris, la plupart du feu sieur de Lisle: après quoy il publiera celles qui ont esté dressées par les Arabes & par les Persans" (*Gazette de France* du 18-1-1727). Déjà lors de son ambassade à la Cour de Stockholm en 1733, il put offrir au Roi Frédéric 1^{er} "une Grammaire & un Dictionnaire Français & Turc, imprimez à Constantinople (*Gazette d'Amsterdam* du 26-5-1733)."

Un des chapitres de l'introduction est consacré aux "échos" de l'ambassade de Mehmed Efendi, entre autres dans la presse contemporaine,

à même, selon l'éditeur, de fournir des renseignements et des éclairages importants sur certains aspects du voyage étudié. Se référant à Veinstein, il s'est concentré sur le périodique mensuel *Le Nouveau Mercure* qui, depuis mars 1721, s'était mis à livrer des "Relations" des grands moments de l'ambassade turque à Paris, sur l'entrée du cortège oriental en grande pompe dans la capitale, le 16 mars 1721; les audiences données par le jeune roi, Louis XV, et les grands de la Régence; les visites marquantes... Il y a lieu par ailleurs d'attirer l'attention ici sur les "quotidiens" européens de l'époque, quasiment toujours prompts à informer sur les ambassades orientales, de Turquie et du Maghreb, ce qui en constitue aujourd'hui de véritables mines d'informations à ce sujet. La *Gazette d'Amsterdam*, par exemple, s'était appliquée à suivre cette ambassade ottomane depuis qu'elle fut décrétée à Constantinople en août 1720, puis dès son débarquement à Toulon (et non à Marseille, comme s'était prévu, à cause d'une épidémie de peste qui y sévissait, et qui atteindra Toulon et empêchera le départ de ce port). Jusqu'au retour à Constantinople, le 8 octobre 1721, le lecteur y est largement informé non seulement sur les trajets et déplacements, et les activités officielles, mondaines et culturelles, mais aussi sur maints menus détails événementiels. Ces "extra" informationnels, émanant des organes d'opinion publique, revêtent un caractère apparemment anodin et anecdotique. Mais ils ont l'avantage aujourd'hui, notamment du point de vue de l'histoire culturelle, de mieux révéler les contrastes et faire ressortir les discordances entre les deux cultures en présence, autrement que ne le permettraient les stricts documents d'archives.

Dans la datation de certaines ambassades ottomanes ultérieures à celle de 1721, il y a eu confusion sur celle d'Ahmed Resmi Efendi à la capitale prussienne Berlin. Elle eut lieu non en 1774 (67; 165) mais en 1763-64. En 1774, c'est essentiellement à Vienne qu'eut lieu une ambassade de la Sublime Porte, dirigée par Süleyman Efendi (les agents auliques qui lui ont été affectés, Bihn et Tessara, seront les mêmes à se charger de l'ambassade marocaine de Muhammad Ibn Abdelmalik à Vienne en 1783).

La recherche arabe concernée par la *riḥla safāriya* musulmane n'est sûrement pas le seul domaine d'investigation historique à apprécier à sa juste valeur et saluer vivement l'initiative d'Abderrahim Benhadda, mais aussi à souhaiter sa poursuite et son élargissement par la traduction et l'étude approfondie des rapports de ces ambassadeurs ottomans du XVIII^e siècle, qualifiés d'"Explorateurs de la modernité (S. Yerasimos)."

Mounir Fendri

Chercheur germaniste (Tunis)